

DOSSIER DE PROMENADE

Clés :

Période : 1914 – 1918

Lieu : LAON

Belligérants : Allemands et Français

Latitude : 49.564666

Longitude : 3.619609

Titre : LAON – Ville haute - 2^e partie

Thème : LAON – Ville militaire allemande



Occupée par l'armée allemande à partir du 2 septembre 1914, Laon ne fut libérée que le 13 octobre 1918.

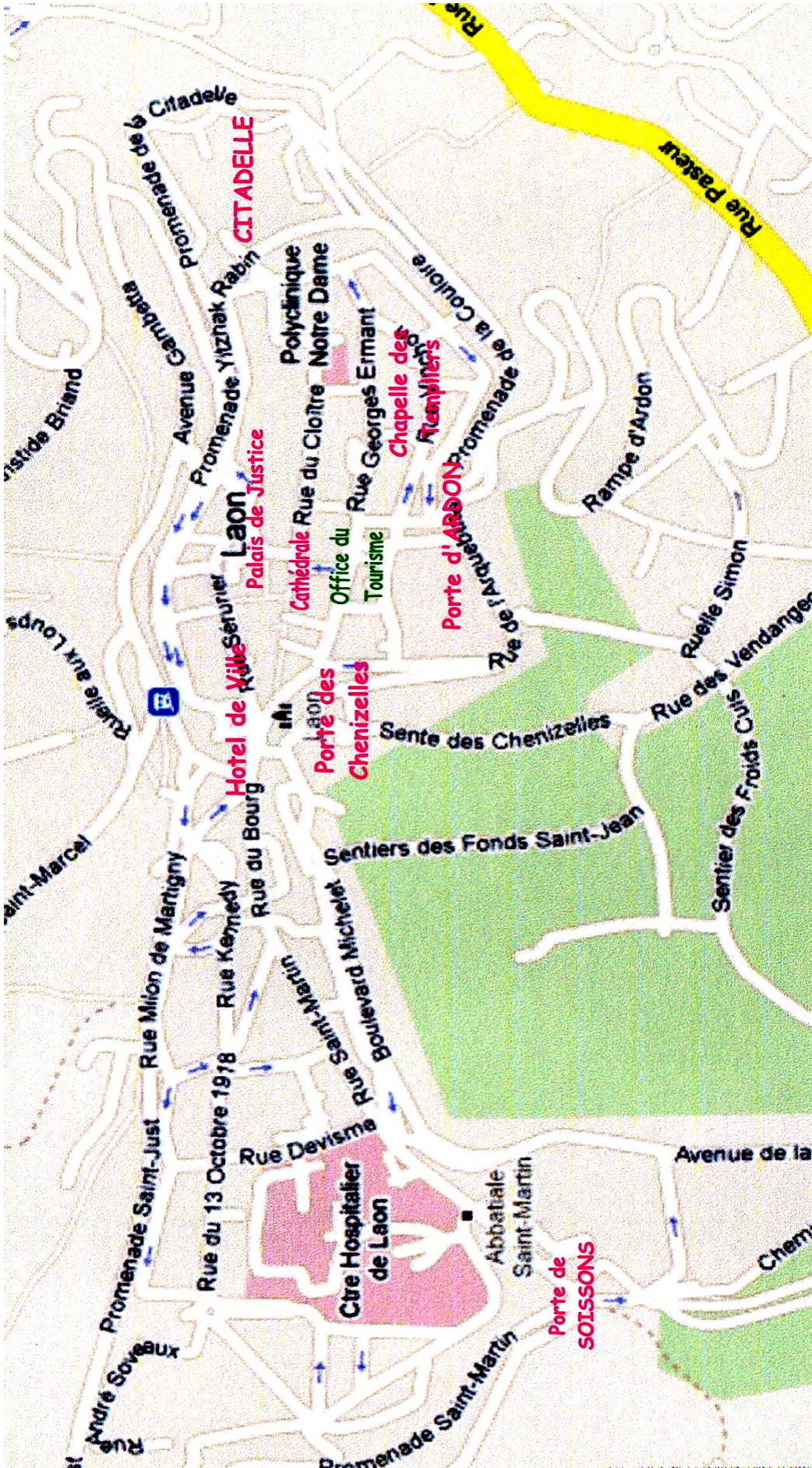
Pendant quatre ans, les Laonnois durent subir rigueur et privations mais, en contre- partie la destruction de la ville leur fut épargnée alors que REIMS et SOISSONS étaient entièrement sinistrées.

Vous allez découvrir les merveilles de l'architecture médiévale et les quelques anecdotes qui vont suivre vous raconteront les journées à la fois tragiques et amusantes des Laonnois pendant ces quatre années d'occupation.

2^e partie

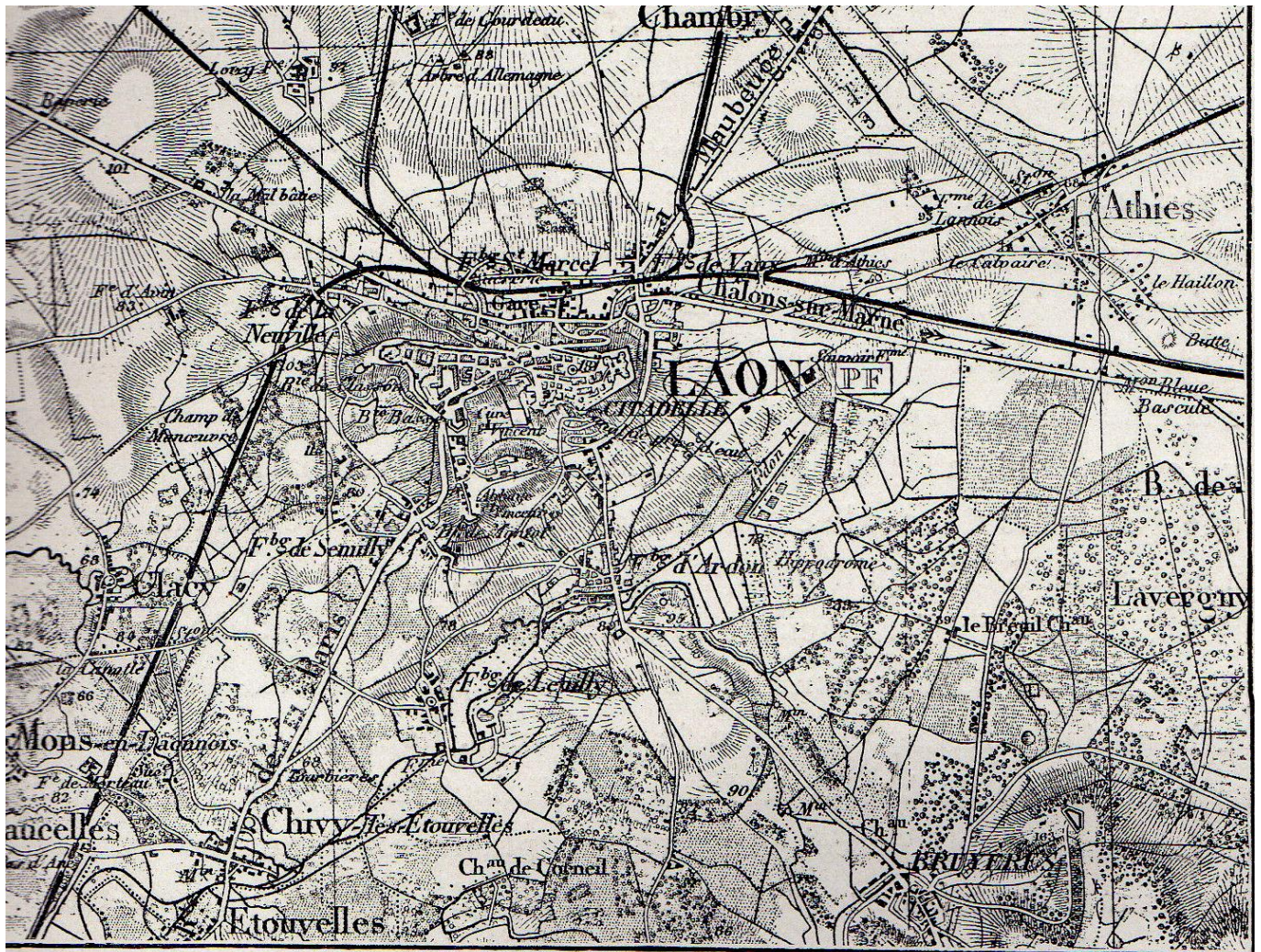


La Cathédrale et le Palais de Justice vus de la promenade Yitzhak Rabin



La promenade :

- Parking de la Plaine (gratuit) – Citadelle
- Rue St Pierre au Marché – rue du Cloître
- **Accueil à l'Office du Tourisme (Remise du plan de la Ville)**
- Cathédrale – Palais de Justice
- Rue de la Herse
- Rue Georges Ermant – Chapelle des Templiers – rue Vinchon
- Porte d'Ardon – rue du rempart du Midi
- Rue Signier – Préfecture
- Rue des Chenizelles – porte des Chenizelles
- Place de l'Hôtel de Ville
- Rue de Bourg – rue St Jean
- Rue du 13 octobre – rue de la Congrégation – Promenade St Just
- Rue Marcellin Berthelot – hôpital
- Porte de Soissons – rue de la Libération
- Rue Thibezart – Bd Michelet
- Retour : rue St Jean – rue du Bourg – rue Châtelaine – Bd du Marché – rue du Cloître – Parking de la Plaine



Laon et ses environs avant la première guerre mondiale

16 - Rue de la Congrégation (ancien Hôtel du Général)

9 et 10 avril 1916 .– Aimer Dieu sans réserve ou la France Eternelle.

Dieu est universel :

Tous ceux qui se réclament de lui devraient l'adorer ensemble et, si possible, de la même manière. De fait, l'œcuménisme se porte assez bien en temps de paix mais, durant les guerres, il y a quelques tiraillements et les fidèles prennent partie pour les ministres de leur bord. Ainsi, puisque les communications étaient coupées entre la zone occupée et le reste de la France et donc entre Laon et l'Evêque de Soissons, ce fût le mandement de carême de son collègue belge de Namur qui fût lu dans toutes les églises laonnoises en mars 1916 et apparemment très bien accueilli. Ce ne fût hélas pas le cas pour la personne du Cardinal Hartmann.

Cet homme, très estimable en raison de ses efforts pour empêcher le massacre de la Cathédrale de Reims en 1914, entreprit, avant d'aller à Coucy - le - Château le 11 avril 1916 (une carte postale en garde le souvenir), de séjourner, les deux jours précédents, à Laon (où il dormit rue de la Congrégation à l'Hôtel du Général). Ses intentions – visiter les troupes du 7^{ème} corps d'armée comportant un grand nombre de catholiques de la région de Cologne – étaient louables. Il avait, paraît-il de plus, reçu l'autorisation du Saint-Siège. Mais il se heurta à l'hostilité, au chauvinisme il faut bien dire, de l'archiprêtre de la Cathédrale, le chanoine Maréchal (1860 – 1920) qui tenta en vain de s'y opposer en arguant des pouvoirs dont l'avait investi l'Evêque de Soissons.

Le Cardinal passa outre mais il fut accusé de messe sacrilège et de sermon belliciste.



Le Cardinal von Hartmann à Coucy-leChâteau

J. Marquiset, qui aime à forcer le trait, est cruel quand il le traite « *d'usurpateur* » et met en parallèle ses repas trop fournis à son goût en temps de carême (et rapportés par ailleurs) lorsqu'il fut reçu par le général Von Heeringen avec « *les soixante - dix goinfres de l'Etat-Major de la 7^e armée* ». Il est aussi injuste quand il approuve la France d'avoir refusé la trêve de Noël (fin 1914) proposée par le Pape Benoît XV et acceptée par l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie : « *Une fête est-ce que cela compte en ce moment ?... Non, non qu'on se batte* ». Qui manquait le plus de charité chrétienne : l'officiant « *illégitime* » et le « *Pape boche* », comme disait le pamphlétaire L. Bloy, ou l'avocat polémiste.

En comparaison de ces réactions, sûrement excessives mais compréhensibles dans le contexte de l'occupation, la position allemande fut ambivalente. D'un côté, manque de tendresse certain pour ne pas dire dureté envers les Laonnois : interdiction d'annoncer et de faire des services divins publics pour les armées françaises (4 août 1915) ; obligation pour les civils d'attendre pour leur culte le fin de l'office allemand à la cathédrale (Pentecôte 1916) ; transformation de celle-ci en écurie (mars 1917) puis en *Lazareth* (le mois d'avril suivant) ; mise sous scellés puis bris des cloches le 13 juin à Saint-Martin et le 3 juillet à la Cathédrale, la même année ; surveillance des sermons par un policier en février 1918 pour repérer les propos subversifs.

Et la persécution contre le malheureux curé de St-Martin, l'abbé Dessaint, fut, hélas, particulièrement cruelle : accusé de propos séditieux dans l'édition de Pâques 1915 de son bulletin paroissial, *Les Echos religieux de Saint-Martin*, il fut arrêté et condamné, le 15 juin 1915, à 1.000 marks - or d'amende, six mois de cellule, sans droit de lire ou d'écrire, et à la déportation en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.



Le presbytère Saint-Martin - Résidence de l'Abbé Dessaint

Le commandant de la 7^e armée y ajouta, de plus, une contribution supplémentaire de 6.000 marks – or à la charge de la paroisse, à payer avant le 21 juin, et la confiscation de tous les exemplaires du bulletin parus depuis le début de la guerre avec amende supplémentaire à la clé de 100 marks pour toute personne qui aurait été trouvée porteuse d'un exemplaire au lieu de le livrer à la police militaire avant le 21 juin, date de rigueur. L'abbé fut détenu six mois à la Citadelle dont un avec interdiction de dire la messe : punition supplémentaire en raison de son manque d'ardeur à avoir fait sonner les cloques de son église pour fêter la prise de Varsovie par les Allemands le 4 Août (ce que, nonobstant sa détention à la Citadelle, on l'avait enjoint de le faire). Il fut transféré au camp de Senne pour six mois puis, pour deux ans, à ceux de Paderborn d'abord et de Mannheim ensuite. Désigné en décembre 1917 pour être libéré en raison de son état de santé, il fut néanmoins maintenu en détention en représailles contre le refus de la France de libérer les otages enlevés en 1914 en Alsace-Lorraine. Il ne revint en France, via Metz, que le 22 novembre, 11 jours après l'armistice. (Il eut, toutefois, si l'on peut dire, plus de chance que ses confrères Bossut, curé de Vaux-sous-Laon, et Hénault, son après-successeur. Ceux-ci furent tous les deux victimes d'un bombardement, mais pas du fait de l'artillerie en 1918. C'est, en effet, un raid des « forteresses volantes » américaines qui causa leur mort en mars 1944. Le presbytère de St-Martin, près de l'église, fut totalement détruit et pas reconstruit : seul les cartes postales en gardent le souvenir.)



Mais, en sens inverse, les Allemands firent preuve de plus d'œcuménisme que le curé de St - Martin qui, entre autres, avait accusé la communion protestante d'être une parodie de la Cène : nombreuses cérémonies mixtes à la Cathédrale et à St - Martin pour la fête de l'Empereur et respect de la confession judaïque qui avait son lieu de culte dans la salle de la Société Académique au Musée.

Monument situé à la ferme de Malval
<http://1418bd.free.fr/monu0172.htm>

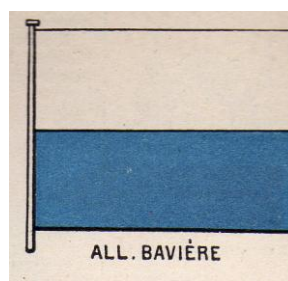
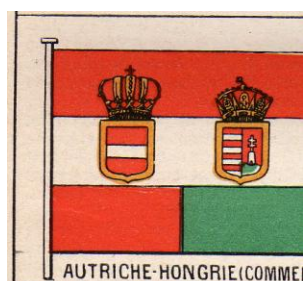
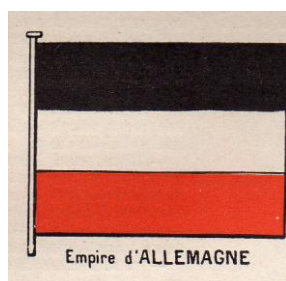
« *Le Christ qui aime les Francs* », comme on l'inscrivit sur le monument du 2^e Bataillon de Chasseurs à Pied à la ferme de Malval sur le Chemin des Dames (mais les Allemands n'étaient-ils pas aussi Francs que nous ?), est incommensurable, comme fils de Dieu et Dieu lui-même, mais chacun croyait pouvoir se l'approprier en totalité sans penser une minute que les autres en faisaient de même (« *Gott mit uns* », « *Dieu et mon Droit* », « *God bless America* »).

17 - Rue de la Congrégation et 28, rue Vinchon

Du 26 octobre 1914 au 25 Juin 1918 .- Les grands de ce monde aimaient à se retrouver à Laon

La liste des visiteurs de marque à Laon, durant la première guerre, fut presque une annexe du *Gotha*, ce fameux répertoire des têtes couronnées et des puissants.

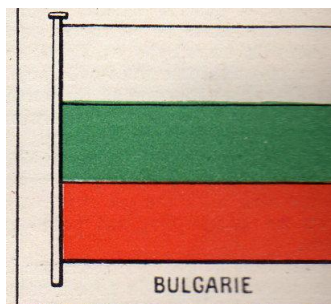
L'Allemagne était un état fédéral et c'est ainsi que se pressèrent chez nous représentants du *reich* central, constitué en 1871, comme dirigeants et souverains des différents royaumes, principautés et villes (d'importance variable ayant l'autonomie plus ou moins grande) qui le constituaient. Et il faut y ajouter les passages des hôtes en provenance des puissances alliées.



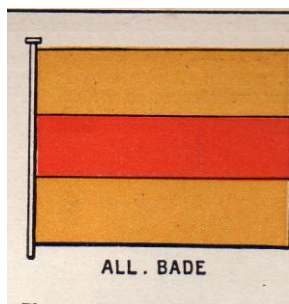
Guillaume II, Empereur d'Allemagne et roi de Prusse, vint au moins neuf fois à Laon entre autres voyages et séjours à Berlin ou dans les Etat-major et sa famille ne fut pas en reste. Ont vit chez nous son fils, le *Kronprinz*, le 10 mars 1917 et, de nouveau, le 29 mai 1918 et son frère et amiral, le prince Henri de Prusse, le 22 juin de cette dernière année. Visite, le 18 août 1917 du maréchal von Hindenburg et, le 1^{er} septembre suivant, du chancelier d'Empire Michaelis qui furent tous deux reçus 28, rue Vinchon. Celui-là revint le 6 juin 1918 en compagnie de son comparse Ludendorff (après la victoire allemande sur le Chemin des Dames).

Le prince Léopold, frère du roi de Bavière, passa dans nos murs le 29 mars 1915 ainsi que Frédéric-Auguste, le souverain de Saxe, par trois fois (les 26 octobre 1914, 29 juillet 1915 et 23 mars 1916) et le frère de ce dernier, le prince Maximilien dit « Max », aumônier catholique et musicien averti, qui joua de l'orgue à la cathédrale à la mi-octobre 1914 et revint à l'Assomption 1916 (en leur honneur, grand déploiement de drapeaux blancs et verts, leurs couleurs nationales). Cette dernière fois, le prince logea dans l'hôtel du général commandant la place de Laon, rue de la Congrégation, qui avait déjà abrité, cinq mois plus tôt, le cardinal von Hartmann, archevêque de Cologne (et donc historiquement successeur d'une série de princes d'Empire). Le 9 janvier 1918, ce fut le tour du grand-duc de Bade.

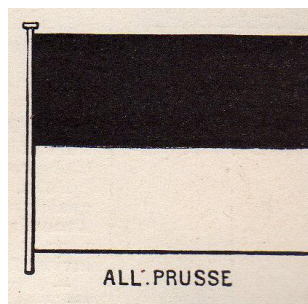
Cette dernière principauté et les trois royaumes susdits (Prusse, Bavière et Saxe) couvraient 84% du territoire du Reich mais n'eurent pas pour autant l'absolu monopole de l'envoi de représentants à Laon. Ainsi, von Scheler, le Ministre d'Etat du Brunswick (3.965 Km² soit 0,73% du territoire allemand) fut reçu en février 1917 et le grand organisateur des *méditations musicales* (les concerts organisés à la Cathédrale) étaient le professeur Stein avant la guerre *kapelmeister* (maître de chapelle) de la cours du duché de Saxe-Meiningen (2476 Km²).



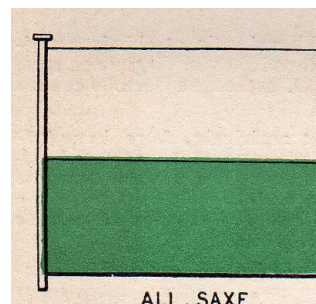
BULGARIE



ALL. BADE



ALL. PRUSSE



ALL. SAXE

Ces visites sont manifestement, pour une part au moins, en rapport avec la présence à Laon d'unités originaires de principautés que leurs dirigeants venaient saluer. Ainsi pas de présence ni du Grand-Duc de Hesse ni de ses ressortissants servant au XVIII^e Corps d'Armée dans le cadre de la 49^e brigade. En sens inverse, venue du prince Léopold pour les nombreuses unités bavaroises stationnées dans le Laonnois, du roi de Saxe pour le Lazareth du 19^e AK (19^e Corps d'Armée) et du cardinal von Hartmann pour le 7^e corps d'armée de Rhénanie. Mais « atipisme » ou, tout au moins, discordance chronologique dans deux cas : la venue du ministre d'état du Brunswick en 1918 alors que le 10^e corps d'armée, dont faisait partie la 40^e brigade originaire de cette principauté, n'avait fait que passer à Laon en septembre 1914 et que son *Lazareth* avait quitté la ville en février 1915. Semblablement, c'est en octobre 1914 que l'on signale la présence à l'arsenal (ancienne abbaye St Vincent) de contingents du pays de Bade (14^{ème} corps d'armée) alors que la visite du grand-duc est bien postérieure (début de 1918). A cette date, on aurait plutôt imaginé le passage du roi de Wurtemberg qui aurait pu saluer son *Alpencorps* (le corps alpin, « le pompier de l'empire ») qui, de retour de Caporetto s'apprêtait à combattre sur le Chemin des Dames (avec, dans ses rangs, le futur *Feldmarschall* Ervin Rommel).

Ces visites, ponctuelles et épisodiques furent, de plus doublées par les célébrations des anniversaires : les cérémonies en l'honneur de l'Empereur le 27 janvier, furent renouvelées tous les ans mais de moins en moins solennelles et presque confidentielles en 1918. On a le souvenir, de plus, de commémorations, le 9 juillet en 1915 et 1916, pour le grand-duc de Bade et, cette dernière année le 9 mars, pour les 68ans du général von Heeringen (avec une aubade à 7 heures du matin) et, le 18 mai pour le *Kromprinz*.



TURQUIE



ALL. WURTEMBERG

Les alliés de l'Allemagne vinrent aussi à Laon. On n'a pas le souvenir de la visite des médecins militaires turcs qui visitèrent Coucy le Château en 1916, mais, par contre, de celle, la même année, des délégués austro-hongrois, le 27 février et, le 2 mars, des fils du roi Ferdinand de Bulgarie que Marquiset traite de « *renégats* ». C'est sans doute qu'il accuse ce prince de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha d'avoir renié tout à la fois son ascendance française – sa mère Marie-Clémentine, fille du roi Louis-Philippe –, sa parenté anglaise – le cousinage avec le roi Georges V – et la traditionnelle amitié Panslave avec la Russie qu'il avait trahie au profit d'une alliance avec l'Allemagne le 30 septembre 1915. Mais ce reproche est bien mal étayé. En effet, si la roi de Bulgarie avait choisi la cause des alliés, il n'aurait pas eu à combattre le camp qui regroupait trois de ses cousins issus de germains – Georges V d'Angleterre, Albert 1^{er}, roi des Belges et Constantin de Grèce (bien tiraillé en raison de son ascendance allemande), il se serait trouvé opposé alors un quatrième parent – l'Empereur Guillaume II, son oncle ! – et aux prises avec son voisin turc.

18 - 5, rue du 13 Octobre

Début 1916. – L'amour du progrès

Si le sort des armes, durant le premier conflit mondial, s'était joué en termes de progrès technique, l'Allemagne l'aurait indubitablement emporté. Car, malgré quelques retards par rapport aux Français (absence de frein oléopneumatique sur le canon de 77, adoption plus tardive du casque en métal, traitement curatif du tétanos par sérothérapie et non pas préventif par vaccination), elle était plus « avantgardiste ».

Quelques exemples, sur le plan purement militaire d'abord : dès août 1914, la tenue de campagne *feldgrau*, de couleur neutre, alors que le pantalon garance français n'est remplacé par la tenue bleu - horizon qu'au printemps de 1915 (des prisonniers de guerre du 129^e régiment d'infanterie du Havre, porteurs du nouvel uniforme, sont transférés à la *Kommandantur*, sise à l'Hôtel de Ville, le 31 Mars) ; le bouteillon s'emboîtant dans le quart ; un havresac ne démolissant pas les vertèbres lombaires ; la *Feldküche* (cuisine roulante de campagne) à 4 feux ; distinction des uniformes de sortie chamarrés et des tenues de campagne ; le camouflage, noté le 13 juillet 1916, des numéros des régiments, qui passent par Laon pour la bataille de la Somme, par un procédé simple : les pattes d'épaules sont roulées.



L'ancien cinéma

Sur le plan technique général, ensuite, les Allemands, qui étaient de grands spécialistes de l'électricité (avec les firmes Siemens et AEG) et du téléphone automatique (qui, dès le début du siècle, fonctionnait déjà entre Munich et Berlin), avaient véritablement modifié Laon qui ne connaissait jusqu'ici que le téléphone manuel et l'éclairage au gaz (seules la gare – pour les signaux - et le tramway étaient électrifiées).

Dès juin 1915, le courant fut installé au Théâtre pour permettre des représentations cinématographiques et, au début de 1916, fut aménagée au n° 5 de l'actuelle rue du 13 octobre (à l'emplacement de l'ancien cinéma Carillon) une centrale thermique avec des machines à vapeur et à gaz pauvre.

En février 1918, le *Lichtspiel* (cinéma) du Théâtre fut dédoublé par un second sis au Pavillon des Oeuvres (derrière l'école des Frères, actuellement la Providence, rue Vinchon). Parallèlement, le Palais de Justice fut aussi équipé en électricité, en mars 1917, lors de l'installation de l'Etat-Major du 11^e corps d'armée, et la Cathédrale, le mois suivant, lorsqu'elle devint le *Feldlazareth 137* (hôpital de campagne)

Mais la population civile, loin de profiter de ces améliorations, fut entraînée dans un processus régressif. Dès octobre 1914, la qualité du gaz laissait déjà à désirer. En mars 1916, l'éclairage normal était réduit à 8 becs dont l'un, devant l'Hôtel de Ville, est masqué par des verres peints en rouge pour indiquer la *Kommandantur* (cela aurait sûrement rempli de joie Marthe Richard).

En août 1917, les réverbères sont même démontés et l'usine fermée et rendue inutilisable le 28 octobre suivant. Et, logiquement, les tuyaux, désormais sans utilité, sont démontés à partir du 29 novembre. Les plus chanceux s'éclairent avec des lampes à acétylène, les plus défavorisés en sont réduits à une mèche trempée dans de la graisse prélevée sur la chiche ration alimentaire. Enfin, le 1^{er} février 1918, la livraison des compteurs, lampes et chauffages à gaz est ordonnée.



L'usine électrique est devenue une discothèque

Quant au tramway, il avait cessé de fonctionner d'octobre 1917 à mars 1918. (Et le dynamitage du tunnel et du viaduc par les Allemands, lorsqu'ils abandonnèrent la ville en octobre, entraîna l'arrêt de l'exploitation jusqu'au 1^{er} juin 1922.)

19 - Promenade Saint - Just

Novembre 1915. - Les Allemands aimaient développer l'aéronautique animale.

Il y eut beaucoup de *Flugkörper* (corps aériens) dans le ciel de Laon durant la Première Guerre : les obus d'artillerie, les bombes des avions, les projectiles des *Abwehrkanonen* (artillerie anti-aérienne) et les *Fesselballonen* (ballons captifs surnommés familièrement « les chaussettes à Guillaume ») et aussi les aéronefs des deux camps qui se battirent au dessus de la Ville notamment lors du célèbre duel du 31 mai 1916 où un pilote allemand fut vainqueur de l'appareil du lieutenant Moinier et du brigadier Quellenec qui s'écrasa près du passage à niveau de la route de la Fère.



Parc aérien allemand comme le « véridique » sur la route de Crécy

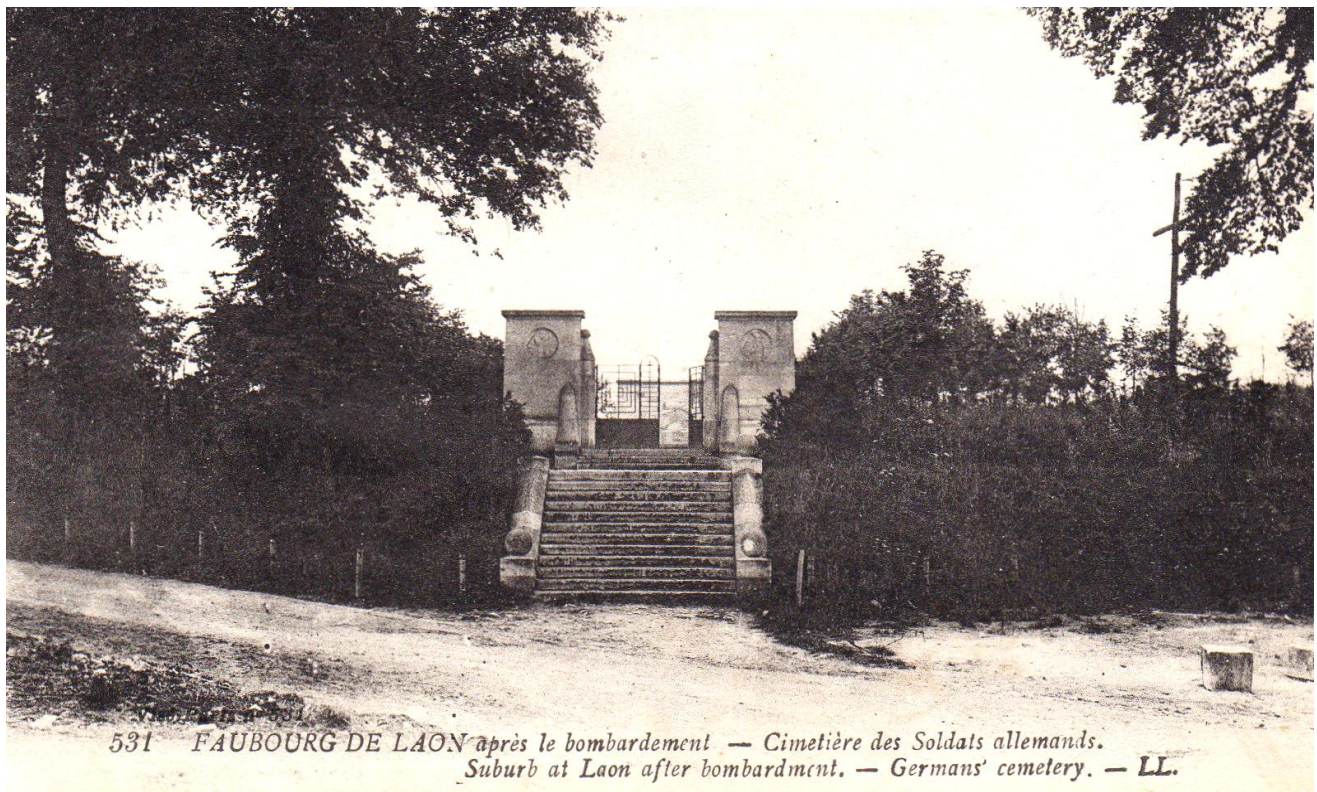
Mais il ne faut pas oublier les humbles gallinacés, gent dotée d'ailes par la nature. Fin novembre 1915, les poules furent parquées sur des perchoirs pour deux pattes installés dans une villa de la promenade St-Just intitulée pompeusement «*Flugzeugpark der Kommandantur*» (parc aérien de la Kommandantur).

On sait maintenant que les oiseaux sont des adversaires redoutables des avions à réaction car ils obstruent les compresseurs d'admission mais, à l'époque des avions à hélice, ces volatiles ne pouvaient servir qu'à améliorer le contenu des marmites.

19-1 – Cimetière Saint-Just

Toussaint 1914 et 1^{er} avril 1916 . – *l'avocat aimait voir les mauvais côtés de choses*

Les occupants allemands à Laon, s'ils ne furent pas tendres avec la population civile, eurent au moins le mérite de l'égalité de traitement dans deux domaines. Vis-à-vis des religions, tout d'abord, puisque, en plus des cérémonies mixtes catholiques et protestantes, ils installèrent un lieu de culte pour les soldats juifs au musée municipal. Ensuite, envers les combattants des deux camps, tant pour les soins aux blessés (ce à quoi le futur général Giraud rendit hommage) que pour les obsèques des aviateurs abattus en vol ou pour l'installation de nécropoles souvent communes à tous les belligérants, comme au cimetière Saint-Just, tout d'abord, puis au plateau Saint-Vincent.



L'entrée du cimetière St Vincent

J. Marquiset, aussi sarcastique que germanophobe, peine à le reconnaître. Ses commentaires sur le culte de Jaweh frisent plus l'anti-sémitisme, dont il est coutumier par ailleurs, que l'oecuménisme. Des obsèques des aviateurs Moinier et Quellenec, abattus en vol le 31 mars 1916, il remarque moins la dignité de la cérémonie que les faits que le premier, seulement blessé dans la chute de son appareil, aurait été rudoyé par les Allemands après qu'ils l'en aient extrait et que le juge Richter, du conseil de guerre, aurait applaudi au *crash*.

Et ses appréciations sur les inhumations au cimetière St Just sont peut-être allusives seulement mais néanmoins bien incisives, surtout si on les décortique avec attention. Déjà, le jour le Toussaint 1914, notre avocat avait noté un contraste entre « *les tombes allemandes voisines du monument des mobiles tués par l'explosion de la citadelle le 9 septembre 1870* (donc dans la partie haute « historique ») *décorées par la Kommandantur* (et) *le bas du cimetière* (secteur plus « populaire ») *où dorment cote à cote Français, Belges, Anglais, les victimes de la nouvelle guerre, dans leur modeste tombe qu'indiquent un piquet, un numéro et par ci par là une croix* » (et dont les couronnes et les chrysanthèmes qui les ornent sont le don des civils français et non des militaires allemands).

19-2 - Cimetière Saint-Just

30 décembre 1914 et 12 octobre 1915. – Ils ont aimé reposer à Laon

C'est un droit et un honneur pour un « *Mort pour la France* » de reposer dans une nécropole militaire mais ce n'est pas un devoir et nombre de familles ont préféré, pour les leurs, l'inhumation dans une sépulture familiale. C'est le cas pour quelques Laonnois qui reposent au cimetière Saint-Just.

Le capitaine Frédéric-Achille-Gabriel Laude, quoique né à Moeuvre (Nord), le 11 octobre 1884, et du recrutement d'Arras (*classe 1904*) appartenait à une famille locale. Commandant la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon du 72^e RI (un régiment picard en garnison à Amiens avant la guerre), il tomba, le 30 décembre 1914, au bois de la Gruerie lors des combats acharnés contre le mieux équipé des corps d'armée allemand : le 16^e de Metz (digne pendant du 6^e français qui avait 3 divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie) commandé par le lieutenant-général von Mudra dit le « *lion de l'Argonne* » (ce surnom témoigne de l'âpreté d'une lutte telle que ce bois de la Gruerie fut rebaptisé par les Français « *bois de la tuerie* » ce qui donna peut-être, en juillet 1916, des idées aux Sud-Africains qui, à Longueval dans la Somme entrèrent dans le bois Delleville à près de 2.000 et qui, après en être ressortis 8 jours plus tard à 150 seulement, le rebaptisèrent « *Devil's Wood* », c'est-à-dire le bois du diable.



Pierre-Etienne-Louis Bertrand, né à Laon en 1890 et fils de Frédéric, insigne agriculteur du Laonnois et président-fondateur de l'Union Sucrière de l'Aisne qui construisit l'usine d'Aulnois sous Laon (magnifique monument d'architecture industrielle gratuitement détruit, hélas mais non sans coût !) repose maintenant dans le monument familial aussi massif qu'un bunker. Sous-lieutenant au 29^e RA de Laon (l'ancien régiment de Foch), il tomba à Perthes-les-Hurlu lors de ces sinistres combats de Champagne dont les villages détruits – témoins de l'anéantissement ne sont plus visibles qu'une fois par an lors des journées portes ouvertes car les ruines se trouvent maintenant sur les réceptacles de tirs dans le camp de Suippe. Sa citation posthume précise « *a été tué le 12 octobre 1915 en procédant sous le feu le plus violent des obusiers de 210 au sauvetage de quatre canonniers ensevelis dans un abri* ». On donna son nom à une troupe de scouts dont l'aumônier, alors vicaire de la Cathédrale de Laon conserva longtemps ses armes en souvenir (avant disparition concomitante de celles-ci et du vicariat) car le sous-lieutenant était un escrimeur émérite.

Sortir indemne d'une guerre ne protège pas de aléas d'une suivante. Témoin, le général de division Jean Limasset, ancien combattant de la première guerre car né en 1884, qui mourut au combat en 1940 et repose maintenant dans la tombe familiale juste à gauche après l'entrée du cimetière.

Mais plus chanceux fut Georges Lacroix (1868 – 1934) directeur particulier d'assurance, qui repose non loin des susdits. Le fait qu'il ait été non seulement chevalier de la légion d'honneur mais aussi médaillé de Serbie laisse à penser qu'il servit au 45^e RI (l'autre régiment de Laon avec le 29^e RA) qui fit partie, à partir de 1915, de « *l'armée d'Orient* » dont la base arrière était à Salonique (comme on disait alors avant la rehellénisation du nom en Thessaloniki) .

20 - Rue du 13 octobre et Square des Docteurs Macon

12 Août 1918. - Ils aimaient se rappeler l'occupation

Le docteur Macon, qui habitait rue des Casernes – future rue du 13 octobre 1918 –, fut mobilisé en août 1914 en laissant, à Laon, sa femme et ses deux fils : Marcel, à l'époque assistant de médecine, et Jean. La mère fut inquiétée par la police allemande pour avoir soi-disant confectionné une lunette astronomique avec une jumelle et un jouet d'enfant et relaxée par un juge équitable.

Les deux fils, quoiqu'en âge d'être mobilisables, échappèrent à toute réquisition et déportation et passèrent toute la guerre à Laon. Marcel, le 12 août 1918, omit, rue du Bourg, de saluer le commandant de la place, le major Grube. Le 19 suivant, la police militaire lui donna le choix entre vingt francs d'amende ou cinq jours d'emprisonnement : il choisit l'amende. Leurs récits sur la vie d'une ville occupée, sur l'installation de la centrale électrique dans leur rue par exemple, étaient fascinants mais il est dommage qu'ils n'aient pas laissé de souvenirs écrits.

L'ancienne prison



Les deux fils, quoiqu'en âge d'être mobilisables, échappèrent à toute réquisition et déportation et passèrent toute la guerre à Laon. Marcel, le 12 août 1918, omit, rue du Bourg, de saluer le commandant de la place, le major Grube. Le 19 suivant, la police militaire lui donna le choix entre vingt francs d'amende ou cinq jours d'emprisonnement : il choisit l'amende. Leurs récits sur la vie d'une ville occupée, sur l'installation de la centrale électrique dans leur rue par exemple, étaient fascinants mais il est dommage qu'ils n'aient pas laissé de souvenirs écrits.



Le square des Docteurs Macon, dans le quartier de la gare, perpétue le souvenir du père et de l'un des fils

21 - 8, Avenue de la République et Place Foch

1902 – 1903 .- Le général qui aimait Dieu

Une plaque commémorative est apposée sur la façade du n° 8 de l'Avenue de la République en souvenir du lieutenant-colonel Foch qui, de 1902 à 1903, commanda en second le 29^e régiment d'artillerie, unité organique de la 4^e division, alors stationnée au quartier d'Hédouville (maintenant détruit et remplacé par le lycée Claudel) sur le champ Saint-Martin.



Sans être allé jusqu'à s'autoproclamer « *le capucin botté* » comme le général de Currière de Castelnaud, Foch était un catholique très fervent : « *un tala* » comme ceux qui « *vont-ta-la-messe* ». Sa carrière en souffrit, surtout du temps où le général André, ministre de la guerre de 1901 à 1905 et farouche anti-clérical, avait instauré le système des « fiches », souvent simple tissu de ragots et de dénonciations anonymes.

Son passage à Laon fut indubitablement un exil car il paya, en quelque sorte de plus, sa parenté avec son frère germain, membre éminent de la société de Jésus.

Pourtant, paradoxalement, il fut très estimé et même soutenu par Clémenceau, pourtant grand pourfendeur de généraux de « Jésuitière » c'est-à-dire ceux qui avaient préparé le concours de Saint-Cyr ou de Polytechnique à la célèbre école de la rue des Postes de Versailles, fleuron de l'ordre. Mais ce cléricalisme affiché, s'il l'a ralenti, ne brisa pas la carrière d'un homme qui, à son départ de notre ville en 1903, fut nommé chef de corps du 35^e régiment d'artillerie à Vannes.



L'ancien quartier Foch à Laon

La progression de sa carrière fut ensuite relativement linéaire puisqu'il prit plus tard, comme général de brigade, la direction de l'école supérieure de guerre en 1907, ensuite, après l'obtention de sa troisième étoile, le commandement d'une division en 1911, d'un corps d'armée en 1912, d'un détachement d'armée puis d'une armée en 1914, du groupe d'armée du nord en 1915 et, après diverses missions, de la totalité des armées alliées le 14 avril 1918. *In fine*, le triple maréchalat de France, du Royaume Uni et de Pologne couronna une carrière dont la gloire ne pouvait atténuer la peine de la mort au combat d'un fils et d'un gendre en 1914.

Et il reste, pour les Laonnois, l'historien de la bataille de 1814 dont il a exposé les péripéties, d'abord lors d'une conférence prononcée au début de 1903 puis par écrit en 1921.

22 - Hôtel Dieu (maintenant Centre hospitalier)

Du 18 septembre 1914 au 25 mai 1918 .- On aimait modérément aumôniers et médecins militaires

Dans « *Avant, avec, après Hindenburg* » (« *Vie des populations civiles du Vermandois est en 1914 – 1918* ») P.P. Trannois esquisse un portrait extrêmement contrasté des aumôniers militaires accusés de tous les péchés d'Israël (et d'ailleurs) et des médecins dont il loue la bonté et le courage. (En ce qui concerne ceux-ci, c'est aussi l'opinion du général Giraud, pas très germanophile mais honnête et impartial, qui, dans son récit autobiographique, « *Mes évasions* » - celles de septembre 1914 et d'avril 1942 - , rapporte que, laissé pour mort sur le champ de bataille de Guise le 30 août, il fût, à l'hôpital de campagne d'Origny-Sainte-Benoîte, « *soigné de la façon la plus humaine et plus attentive par des médecins sachant leur métier et le faisant consciencieusement* » .



Graffiti à l'entrée de l'Hôtel Dieu

D'après les récits des témoins, la situation à Laon fut beaucoup moins binaire. J. Marquiset, dans sa germanophobie aussi foncière qu'incompréhensible maintenant, ne fait pas le détail : il s'attaque aussi bien aux prêtres infirmiers qui, le 18 septembre 1914, portaient une arme, qu'aux médecins : il reproche à ceux-ci des contrôles sanitaires tatillons, comme le 3 janvier 1915, des examens corporels dégradants lors des « revues d'appel » (contrôle de l'identité et de la situation militaire des hommes nés entre 1867 et 1894 les 7, 8, 9 et 22 décembre 1914, 5 janvier, 12 février, 28 septembre, 29 novembre 1915, 28 janvier, 28 février et 5 juin 1916) et un contrôle supplémentaire le 21 septembre 1915 pour les jeunes gens nés en 1898. Le 31 octobre 1916 et le 20 Mars 1918, il y eut encore un ordre de présentation à la *Kommandantur* des hommes de 14 à 60 ans ne travaillant pas pour l'autorité allemande. En mai 1915, il se fait l'écho complaisant des confidences d'un cuisinier du médecin-chef Dr Ockel : « *Ils n'ont pas de palais, ce ne sont que des estomacs, des gastéropodes, quoi !* ».

Le 26 mars 1918, il raille le Dr Dreyer qui loge chez lui qui, dès qu'il entend le ronflement d'un moteur, file comme un lapin à la cave. Le seul qui trouve grâce à moitié à ses yeux (mais n'échappe pas totalement aux sarcasmes) est un Dr Isemeyer, le médecin de garnison , qui, le 1^{er} avril 1917, devant la pénurie alimentaire, délivre aux enfants, malades et vieillards des autorisations de lait mais écrémé seulement : toujours la dérision : « *la crème est naturellement pour eux (les Allemands)* ». L'annonce, le 2 septembre 1918, de la vaccination de toute la population n'appelle, de sa part, aucun commentaire positif ou négatif.

Les propos de H. Pasquier (*Quarante neuf mois d'esclavage*) est plus mesuré dans son expression quoique sévère sur le fond : mépris de l'hygiène publique car c'est un colonel des armées et non un médecin-chef qui fit fermer les latrines à l'air libre installées par le lieutenant de police dans la cour d'une maison de la rue Thibezard qui étaient facteurs de propagation de typhoïde et de dysenterie et violaient de plus la décence car la rangée de tonneaux qui les entourait avait disparu ; contrôles sanitaires humiliants à l'occasion des revues d'appel des 15 décembre 1915 et 20 février 1916 (« visites sexuelles » même pour les prêtres en vue soi-disant de dépister les maladies vénériennes encore plus vexatoires que les contrôles de routine mentionnées par Marquiset).



Le vide-bouteille

Le 10 octobre 1914, sur ordre du médecin - chef , pillage de la cave à vin de l'Hôtel Dieu puis de la réserve de charbon, enlèvement, le 6 septembre 1916, des porcs élevés avec les déchets sur ordre du Dr Guenter, médecin-chef , et de l'inspecteur Franck du *Lazareth XIX AK*, pillage du matériel de la salle des malades le 17 avril 1917.

L'Hospice de Montreuil fut vandalisé en mai de cette année et le directeur français, qui protestait, condamné à 28 jours de cellule à la Citadelle et à une amende de 1.900 marks. Dureté du Dr Treuberg, directeur du service de santé, le 25 mai 1918, lors du transfert des indigents (qui étaient venus précédemment dudit hospice) de l'Hôtel Dieu à la prison..

Mais, en sens inverse , il note l'abondance de spécialistes dans les *Lazareths* , le dévouement des infirmières appartenant à des congrégations et l'égalité de traitement des blessés français et allemands (au moins jusqu'en 1917). Et contrairement à P.P. Trannois, il n'oppose pas aumôniers et médecins. Il rapporte ainsi qu'à la veille de la Pentecôte 1915, le Professeur Aitel, de l'université de Fribourg, chef de service à l'Hôtel Dieu, et un aumônier militaire se liguerent victorieusement pour empêcher le sinistre lieutenant de police Fürtwentsches de forcer le tabernacle de la chapelle à la recherche de quelque trésor.

22-1 - Fermes Taburiaux (à Vaux sous Laon) et d'Avin, d'Allemagne et de Courdeau (dans la Plaine de Laon)

De juin 1915 au 9 septembre 1917 .- *Les Allemands aimaient régenter l'agriculture avec les résultats très moyens*

Les Allemands avaient d'excellents agronomes dont beaucoup s'étaient placés avant la guerre comme chefs de culture dans les fermes françaises (souvent pour l'espionnage !).



Et, pourtant, leurs efforts pour régenter l'agriculture des territoires occupés en vue d'une meilleure exploitation fut calamiteuse. Jean Pierrot, pour le Chaunois, et Pierre-Paul Trannois, pour le Saint-Quentinois, s'en font l'écho et ce fut la même chose à Laon où, dans des fermes importantes et bien rentables avant la guerre, comme Allemagne, Avin, Courdaux et Taburiaux, la *Kommandantur* prit des mesures ineptes et contre-productives (sans parler de la politique envers les potagers qui ne valait pas mieux).

Le Ferme d'Avin

Tout d'abord, en 1915. Le 30 mars, ordre d'ensemencement général et sans délai de tous les champs mais sans respect des contraintes de la nature. En juin, affectation de tous les travailleurs agricoles à la récolte des foins des prairies artificielles au détriment des autres cultures.

Fin août, la confiscation de la totalité de la moisson ne laisse même pas aux cultivateurs le grain de semence : ils doivent l'acheter et, pour toute récompense, la récolte leur est de nouveau confisquée. Et, de plus, la Ville doit payer le salaire des ouvriers réquisitionnés à cet effet.

En 1916. Le 20 mai, obligation de déclaration des instruments agricoles (ce qui entraîne généralement la saisie par la suite). Le 30 juin, rappel de l'ordonnance de l'Inspection des étapes du 26 mai précédent précisant que la commune, le maire en particulier, et les propriétaires sont responsables de la rentrée des récoltes sous peine de dommages et intérêts.

Mais l'obligation concomitante de rentrer les foins sans délai gêne la moisson. Le 20 juillet, interdiction d'arrachage et de mise en vente des pommes de terre nouvelles avant cette date et livraison des quantités précocement déterrées à l'Inspection des cultures de la *Kommandantur* (pourquoi faire ?) : décision purement administrative et sans motivation agronomique sérieuse.

Le 21 juillet, en raison du déficit en fourrage, récupération dans les ordures des déchets comestibles au moyen d'un tri minutieux, mesure valable aussi pour les entreprises d'enlèvement d'immondices avec menace d'amende de 200 marks, de 4 mois de détention ou de cumul des deux peines. Le 23 août, mesure toute théorique pour prévenir le vol et l'incendie des récoltes.

En 1917. Confiscation totale de la récolte, sauf celle des parcelles *CRB* (organisation de secours alimentaire co-gérée par l'Espagne et les Pays-Bas) mais néanmoins, responsabilité collective de la Ville et des agriculteurs pour la sécurisation des stocks et menace des « *peines les plus graves* » en cas de vol et d'incendie.

Le 22 août, interdiction, sous peine d'amende, d'acheter du fumier pour les jardins maraîchers ou de soudoyer les soldats pour l'obtenir gratuitement : autant de fruits et légumes non seulement non produits mais insaisissables par les Allemands.

On imagine le résultat de telles mesures les agriculteurs de Laon – à la pointe du progrès technique dans le monde entier – se sentirent à la fois brimés et démoralisés. Et le résultat, c'est que non seulement la population civile mais aussi l'armée impériale creva de faim. C'est à croire que les peuples n'ont pas d'histoire car les Allemands récidivèrent à plus grande échelle et avec plus d'irrationalité encore en créant, durant la deuxième guerre, dans la « zone interdite », la *WOL* (*Wirtschaftsoberleitung* : « direction supérieure de l'économie ») dont notre historien local, Guy Marival, a étudié les piètres résultats.

Durant la première guerre mondiale, les soldats usèrent de leur charme ou du service des femmes vénales et cela ne fut pas sans influence sur la natalité : ainsi un habitant du Saint-Quentinois mourut fier et persuadé d'être le fils du futur Führer.

La Chapelle St-Eloi – Eglise St-Martin



Dans ce domaine de la « co-habitation », les sous-officiers allemands désignés comme chefs de culture au sein de la colonne *Deutsch* (du nom de son capitaine chargé un temps de « venir en aide » à la production agricole) ne furent pas en reste.

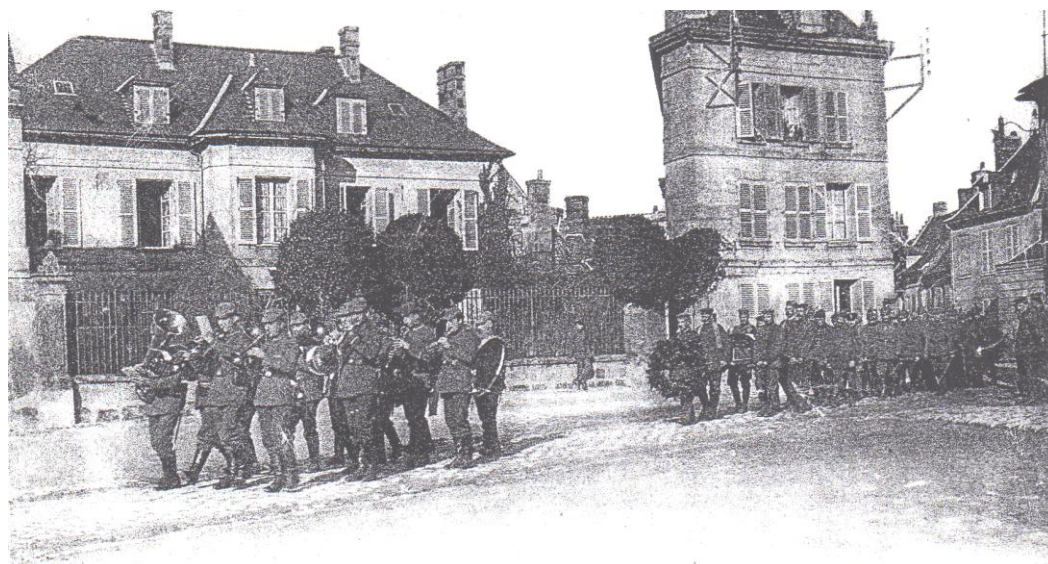
Auprès des femmes du Laonnois, ils jouirent d'une sorte d'oligopole sur des terres assez dépourvues d'hommes : mobilisation des soldats français, déportation au titre du travail des exemptés, faible densité du « maillage » militaire allemand à la campagne en arrière de la zone de combats.

C'est peut-être à ces chefs de culture plus qu'aux combattants du front que pense Jüger lorsque, repassant dans nos contrées en juin 1940, il constate une amélioration du type physique de la population qu'il attribue à un bon *Aufnordnungswerk* (travail de « nordification »).

23 – Emplacement de l'ancien cimetière St - Vincent et monument de Moinier et Quellenec.

31 mars 1916.- Les Allemands aimaient respecter l'égalité de tous les combattants devant la mort.

Les premières victimes allemandes furent ensevelies au cimetière St - Just à côté des soldats français, britanniques et belges victimes des engagements militaires.



Et, lorsque les occupants créèrent un cimetière militaire spécial au plateau St - Vincent (initialement pour le corps de la Garde en octobre 1914 puis pour les morts du Lazareth du XVème corps d'armée en mars 1915 ensuite), ils y inhumèrent les défunts des deux camps.

Enterrement d'un soldat allemand à Coucy le Château

Autre exemple d'égalité de traitement : les obsèques du lieutenant Moinier et du brigadier d'artillerie (et ingénieur) Quellenec dont l'avion échappa au tir des *Abwehrkanonen* (artillerie anti-aérienne) mais fut abattu en vol, le 31 mai 1916, par un aéroplane allemand et s'écrasa près du passage à niveau de la route de La Fère.



La tombe du brigadier Quellenec – passage à niveau route de la Fère

Le lieutenant, grièvement blessé lors de la chute, aurait, paraît-il, été traité sans ménagement mais les Allemands se rachetèrent par une cérémonie à laquelle les leurs, lorsqu'ils furent abattus au dessus du territoire de la France non occupée, n'eurent pas toujours droit (mais que les Britanniques, par contre, surent organiser pour von Richthofen, l'as de la chasse allemande surnommé « *Der rote Baron* » (le Baron Rouge) en raison de la couleur distinctive de sa « *Jasta* » c'est-à-dire *Jagdstaffel* (escadrille de chasse), tombé à Vaux sur Somme.

Les nombreux Laonnois, désireux d'assister à l'enterrement, furent éconduits car les Seigneurs de la guerre ne doivent pas se commettre avec des civils, mais l'enterrement fut digne et presque majestueux (exactement comme, le 14 mai 1915 à Coucy-le-Château, les obsèques d'un soldat allemand dont une carte postale garde le souvenir) : service religieux à la chapelle du Lycée (transformé en *lazareth* où il mourut), piquet d'honneur, musique, tambours, présentation des armes et corbillard accompagné par des officiers aviateurs allemands.

Les corps du lieutenant et du brigadier furent enterrés provisoirement au cimetière St-Vincent et un monument sur les lieux de la chute de l'aéronef perpétue leur mémoire et abrite la tombe de Quellenec mort à 28 ans.

24 - Ancien gymnase de *La Laonnoise*: boulevard Michelet.

31 Octobre 1915 .- *Ils durent se résoudre à aimer les lapins*

Alors qu'il y avait dans le *Reich* des boucheries canines, les Allemands, qui dédaignaient culinairement les pigeons et les ânes, avaient surtout une aversion certaine pour la viande de cheval et surtout de lapin. Tout plutôt que d'en manger, mais ils durent s'y résoudre.

Le problème des ânes fut vite réglé : leur viande n'étant apparemment apte qu'à la confection de saucisson, ils furent embarqués le 9 juillet 1915 en direction du Tyrol pour venir en aide aux Autrichiens qui devaient apparemment manquer de mulets.

La question des chevaux le fut également, indirectement, en quelque sorte. Ils furent réquisitionnés le 24 février 1915, saisis avec interdiction d'abattage sous peine d'amende le 9 juillet 1915, astreints à présentation le 25 février 1916. Mais c'était pour un usage purement militaire et absolument vital (quand on pense au nombre d'unités hippomobiles encore durant la 2^e guerre !). Les cas de consommation de viande chevaline seront tout à fait exceptionnels : le 27 août 1918, par exemple, quand, après un bombardement, civils comme soldats se précipitèrent sur les carcasses d'équidés éventrés par une explosion dans le quartier de la rue des Cordeliers.



Les Allemands se retournèrent sur le gros et moyen bétail. Pour les bovidés tout d'abord : recensement les 9 juillet, 5 octobre et 13 novembre 1915, réquisition le 24 février 1915 et déclaration le 9 juillet 1915. Le 12 mars 1917, lors du repli de l'AOK 7 de Laon à Marle, enlèvement par les officiers eux-mêmes des vaches d'Ardon en direction de la ferme de Courdeau (sur le territoire communal de Laon mais dans la plaine d'Aulnois) en vue de leur transport éventuel en Allemagne, accuse encore J. Marquiset.

Le rempart Boulevard Michelet

Pour ce qui est des porcs, on les éleva aussi rue du Cloître en janvier 1915 dans un salon particulier et, le 18 janvier 1917, l'autorité allemande proposa aux particuliers un « deal » (intéressant ?) : engraisser des pourceaux livrés par la Kommandantur en échange de l'octroi du cinquième du poids de la viande. Les moutons furent parqués à Semilly dès le 10 octobre 1914, abattus dans une tuerie (installée en janvier 1915 dans le salon susdit !) et astreints à déclaration le 11 juillet 1918 ainsi que les chèvres (qui apparemment n'intéressaient pas l'occupant jusqu'ici). Les chiens, contrairement aux mœurs épulaires allemandes, ne furent pas, apparemment, envoyés à l'étal mais taxés le 21 septembre 1915 (sous peine de livraison mais pourquoi ?) puis le 9 février 1916, le 24 janvier 1917 et, encore le 31 janvier 1918. Et, la faim aidant, il fallut alors s'attaquer au plus petit : la gent ailée.

Les poules et palmipèdes furent réquisitionnés le 18 avril 1915 et recensés le 13 novembre suivant. (quel taux d'attrition entre deux ?) . La réquisition fut manquée car les Laonnois préférèrent manger les gallinacés plutôt que de les livrer. Le 16 février 1917, recensement des oies et des canards et amende de 100 marks à un habitant qui avait dévoré (gloutonnement ?) quatre palmipèdes déjà déclarés. En avril de la même année, débarquement, dans les cantonnements à Laon, des officiers venus du front avec leurs poules. Nouvelle obligation de déclaration le 15 juillet 1918.



On descendit au niveau des œufs. En juin 1915, restriction de circulation imposée aux civils pour les empêcher de s'approvisionner en Thiérache qui est renouvelée un mois plus tard. Le 25 février 1916, la ville est astreinte à fournir 500 œufs par semaine payés 0,10 centime pièce. Le 24 avril suivant, livraison obligatoire de deux œufs par semaine et par volaille, y compris les coqs (efféminés ou non ?) et les poussins - avec un prix dérisoire de 7 Pfennig pièce (8 ¾ cent.) mais, de plus, non en billets de banque mais en bons régionaux et, avec à la clef, une amende triple (20 Pfennig) pour chaque œuf manquant, à déduire du paiement total.



La Porte de Soissons

Mesure renouvelée le 24 février 1917 avec modulation selon la saison (de deux en avril et mai à ¼ en décembre). Le prix est toujours de 7 Pfennig pièce et l'amende pour non livraison est réduite à deux au lieu de trente. Mais au lieu d'être déduite du prix global de la fourniture, celle-ci est exigible immédiatement et payable en espèces et non en bons régionaux. Le 27 mai 1917, le système de paiement en bons et d'amendes en espèces est maintenu mais les tarifs réévalués : respectivement trente centimes (24 Pfennig) pour la livraison et soixante (48 Pfennig) pour l'amende. Celle-ci est maintenue le 18 février 1918.

Enfin, pour résumer en passant de l'analyse à la synthèse, réquisition générale le 24 février 1915 de tout ce qui peut se manger en fait de viande. Mais de lapin point jusqu'au 31 octobre 1915 où les Allemands durent vaincre leur prévention et aller non à « Kanossa » (comme aurait dit Bismarck) mais à « Kaninchen » (lapin en allemand).

Ce jour là, l'occupant imposa la déclaration en Mairie (renouvelée le 15 juillet 1918) et s'était surpassé, entre temps le 1er août 1916, en enfermant 1.234 de ces bêtes dans l'ancien gymnase de « La Laonnoise », boulevard Michelet. La clef du local égarée, il fallut installer à demeure un planton de garde. Mais on n'est jamais assez prudent et les officiers revenus du front, sceptiques sur l'approvisionnement collectif, étaient arrivés à Laon en avril 1917 avec leurs propres lapins.

Ce rongeur bien sympathique sait toutefois se défendre contre les mangeurs. C'est ainsi qu'une fille de Charles Limasset (1853 – 1915) inspecteur en chef des Ponts et chaussées de l'Aisne, président fondateur du Syndicat d'initiative de Laon et futur inspecteur général, mourut des suites d'une péritonite après avoir avalé un os de lapin. Finalement, seuls les pigeons, tant sauvages que domestiques, semblent avoir échappé à la casserole car, s'ils furent pourchassés avec ardeur par les Allemands, ce fût apparemment pour des raisons purement militaires et non pour améliorer l'ordinaire.

25 - EN CONCLUSION. Préfecture, ancien quartier Hanique (remplacé par l'actuel lycée Claudel), Crépy-en-Laonnois, Margival et Juvincourt

1914 – 1918 et 1940-1944 .- Tous ont aimé « remettre ça » !

La première guerre mondiale fut une répétition générale de la seconde et, inversement, celle-ci un « remake » de celle-là. Mais plus peut-être à Laon qu'ailleurs et à tous les stades du conflit.



Fin juin 1940.

Adolf HITLER, en visite dans l'Aisne, sort de la cathédrale de Laon.

A ses côtés, le Docteur SPEER. (Coll. Jean Hallade)

Après les précédents de 1814, 1815 et 1870, Laon fût occupé de nouveau sans combat le 2 septembre 1914 et en mai 1940 ; il en fût de même, pour les libérations du 13 octobre 1918 et du 25 août 1944. Entre temps, la ville fût occupée par les Allemands quatre ans et un mois et demi durant la première guerre, quatre ans et trois mois durant la seconde.

Et le cours de l'Ailette – petite rivière mais grande histoire – continua, comme il y a 1.500 ans (du temps de l'Austrasie et de la Neustrie des Mérovingiens) à servir de limite : entre la France non occupée et la zone aux mains des Allemands en 1914-1918, entre la zone « simplement » occupée et celle dite « interdite » (*Sperrgebiet*) en 1940. Et, par deux fois, la Citadelle servit pour le casernement des troupes occupantes, la détention tant des prisonniers de guerre français et alliés (et allemands en 1945) que des condamnés civils laonnois et, hélas aussi, pour les exécutions capitales.

Le *Kaiser* visita Laon neuf fois au moins entre le 2 septembre 1914 et le 25 mai 1918. Le *Führer*, certes, n'y vint que deux fois le 25 juin 1940 et en juin 1944, durant la deuxième guerre, mais il avait l'avantage de l'antériorité.

Il s'agirait plutôt de Göring et non de Speer

En effet, simple *Gefreiter* (caporal) au 16^{ème} de réserve bavarois, il avait déjà séjourné dans notre ville du 7 au 13 mars 1918 (où il fût « *einquartiert* », c'est-à-dire logé, 5bis rue de la Herse) et le 30 juillet (sans parler de Lizy et surtout de Cerny-les-Bucy où il resta du 21 février au 6 mars 1918 et qu'il tint à revoir aussi ce même 25 juin 1940).

Laon fût abondamment bombardé par l'aviation : la française, et même l'américaine, durant la première guerre, l'allemande (1940) , la britannique (les *mosquitos* en 1943) et l'américaine (les « forteresses volantes » B 17 en mars 1944). Et, à chaque fois, le patrimoine architectural eut à en souffrir. Durant la première guerre, le quartier Hanique fut ruiné et l'Eglise Saint-Martin endommagée ; celle-ci le fût de nouveau durant la seconde qui vit aussi l'anéantissement de l'oratoire Saint-Génébaud qui remontait (peut-être ?) au 6^e siècle et la destruction partielle de la Préfecture (avec les archives départementales) et de la Chapelle de Montreuil et quasi-totale du quartier de la gare. Parallèlement, le clergé paya son tribut au conflit : l'Abbé Dessaint, curé de Saint-Martin, ne fût « que » déporté en Allemagne en 1915 en raison de sa plume impertinente mais, en mars 1944, ses confrères, les abbés Hinault, son successeur, et Bossus, le curé de Vaux-sous-Laon, périrent victimes des bombardements.

Notre Ville vit passer, durant le premier conflit, trois peintres : Volbehr, qui exposa au musée en 1914, Karl Lotze (né en 1892), peintre officiel de la 7^e armée et auteur de lithographies presque idylliques, et Max Ernst qui brossa une sinistre et dantesque peinture de la cathédrale dévorée par les flammes. Du 7 au 15 juin 1940 ce fût le passage de l'écrivain et combattant des deux guerres (*Orages d'acier* pour l'une, *Routes et Jardins* pour l'autre) Ernst Jünger, pour lequel notre ancienne bibliothécaire, Suzanne Martinet, avait une reconnaissante éperdue car il contribua à éviter le pillage de notre inestimable fonds de livres anciens. Il vit à la Citadelle la plaque à la mémoire de D. Henriot qui se fit sauter lui-même dans l'explosion de la poudrière le 9 septembre 1870 et qu'il évoqua, plus tard en 1949, dans son roman *Héliolis*. Quelques jours plus tard, il découvrit à Paris, au cimetière du Père Lachaise, la tombe du général de Wimpffen, né à Laon et qui avait eut l'infortune de devoir signer la capitulation de Sedan en 1870.



L'Eglise de Montreuil

Enfin, pour ce qui est de la guerre, c'est dans le Laonnois que les Allemands se surpassèrent dans le domaine du progrès technique. Au printemps 1918, un *Pariser Kanone*, installé près de Crépy-en-Laonnois et ainsi nommé parce qu'il bombarda la capitale, tira à 140 kilomètres de distance en tenant compte de la rotation de la terre sous la trajectoire linéaire de l'obus qui atteignait 40 kilomètres de hauteur au milieu de celle-ci.

Ce canon fut appelé improprement par les Français *Dicke Bertha*, grosse Bertha. Ce sobriquet assez peu flatteur, qui visait à honorer la fille du marchand de pièces d'artillerie, le célèbre Krupp, était, en fait celui de l'obusier à gros calibre (420 millimètres) et courte portée (donc l'exact contraire du « canon de Paris ») qui avait écrasé les forts de Liège et d'Anvers l'été de 1914.

En juin 1944, Hitler vint au gigantesque *Bunker* de Margival (qui était, pour le front ouest le pendant de celui de la *Wolfsschanze* (la tanière au loup, en Prusse orientale : le lieu de l'attentat raté du 21 juillet) pour conférer, entre autres, du développement des armes nouvelles – V1 et V2 – qui devaient sauver le *Reich*.

Et, à la même époque, le terrain d'aviation de Juvincourt (à mi-chemin entre Laon et Reims) servit de base d'envol aux premiers avions à réaction d'histoire : le chasseur *Messerschmidt 262* et l'avion de reconnaissance *Arado 343* qui photographia les débarquements d'Arromanche. Tant le site du canon à longue portée que la tour de contrôle de l'aérodrome (intégrés maintenant dans un restaurant au bord de la D 1044 – ex RN 44) sont encore visibles.

Vraiment, d'une guerre sur l'autre les Allemands aimèrent beaucoup à se répéter pas seulement dans le domaine du progrès des armements mais même dans les moindres détails c'est ainsi que leurs gouverneurs généraux à Bruxelles s'appelèrent Falkenhausen durant les deux conflits : Ludvig (1844 Guben-1936 Gorlitz) en 1917 –1918 et Alexander (1878 Blumenthal - 1966 Nassau) en 1940 – 1944.



Les aigles qui ornaient la *Kommandantur* durant la deuxième guerre mondiale

(l'histoire se renouvelle)